

# Avant-propos



Ce qui suit relate ce que j'ai vécu entre 1939 et 1945. J'y ai ajouté des anecdotes ayant trait à des événements survenus quelques années plus tard. Ce récit, découpé en quinze chapitres très différents quant au contenu et à l'importance, raconte des faits rigoureusement exacts. Parfois les noms de lieux sont douteux, je le signale.

Pourquoi coucher sur le papier une telle histoire le plus souvent tragique? La compagnie Stéphane, sujet essentiel de ces mémoires, était une compagnie franche, c'est-à-dire composée de petits groupes francs agissant chacun de son côté dans le combat. Tous ses membres étaient des volontaires venus là pour se battre et pour chasser l'ennemi hors de France. Le combat terminé, tous nous avons repris la vie civile (quelques-uns ont fait carrière dans l'armée) sans chercher à tirer quelque profit que ce soit de notre engagement. D'autres se sont dits «résistants» sans même avoir porté les armes, et ont ensuite reçu décorations, médailles, postes avantageux... Ce ne fut le cas d'aucun d'entre nous.

Notre chef, le capitaine Étienne Poitou, alias Stéphane, un homme exceptionnel, saint-cyrien, donc officier de carrière, fut hélas tué en Indochine le 5 avril 1952, dans sa trente-troisième année. Le temps passant, les membres de la compagnie Stéphane ne faisant pas parler d'eux, à l'inverse de tant de pseudo-résistants de la dernière heure, le nom de Stéphane et son œuvre seraient peu à peu tombés dans l'oubli si un sursaut de nombre d'entre nous n'avait entraîné une reconnaissance bien tardive de notre groupe. Ces événements sont maintenant entrés dans l'histoire. De nombreux livres ont été écrits sur la Résistance, quelques-uns sur les maquis, mais on ne trouve nulle part de relation exacte de ce que nous avons connu dans notre unité<sup>1</sup>. Pas une seule œuvre littéraire, cinématographique, ne retrace l'histoire d'un maquis comme le nôtre et l'extraordinaire ambiance dans laquelle nous vivions.

Je ne prétends pas remédier à cette carence, mais je souhaite que mes petits-enfants aient une idée de ce que leur grand-père a vécu, plus exacte que ce qu'ils apprendront dans leurs livres d'histoire. En fait, la plupart des jeunes gens prenaient le maquis, ce qui est déjà fort méritoire, pour échapper au Service du travail obligatoire (STO) qui expédiait les garçons des classes 1940, 1941 et 1942 en Allemagne. Par manque d'armes, et surtout de chefs compétents, la grande majorité des maquis implantés de façon statique restait sur la défensive.

Ainsi, pour le département de l'Isère, région pôle de la Résistance (Grenoble est une des cinq communes décorées de la croix de la Libération), peu d'unités menèrent des actions offensives : les Francs-tireurs et partisans – Main-d'œuvre immigrée (FTP-MOI), en particulier le groupe Liberté, les groupes francs (G. F.), parmi lesquels celui de Nal, et la compagnie Stéphane. Le 17 juin 1944, face à la passivité de certains maquis, l'état-major de la Résistance chargera la compagnie Stéphane de détacher des groupes de combat pour les animer

---

1. Depuis que Jacques Maréchaux a débuté ce récit, en 1985, est paru le livre de Paul Dreyfus, *Stéphane, le capitaine à l'étoile verte*, qui relate l'aventure de la compagnie Stéphane (Montrouge, Éditions du Jubilé, 1992).

et encadrer les éléments les plus aptes à se battre. Personne n'a osé écrire cela et c'est pourtant l'exacte vérité. Je ne nie pas pour autant l'importance considérable de l'action des maquis, même statiques et sur la défensive, et le courage de ces résistants : par leur seule présence, ils placèrent les troupes allemandes d'occupation en France dans un climat d'insécurité propre à leur détruire le moral.

Attaqués, les maquisards se défendirent héroïquement, mais que de pertes subies par ces malheureux ! Pour ne citer que deux chiffres : Vercors, en juillet 1944, quelque 4 000 FFI attaqués par 10 000 Allemands, 800 morts chez les résistants et les civils ; en Oisans, une centaine de morts chez les maquisards que conduisait Lanvin, et les civils. On verra plus loin les résultats obtenus par les GF Nal ou la compagnie Stéphane, la comparaison est terrible !

Est-il possible de raconter des événements plus de quarante années après les avoir vécus ? En ce qui concerne les deux premiers chapitres, j'ai uniquement fait appel à mes souvenirs : à seize et dix-sept ans, de telles choses restent imprimées dans la mémoire. Pour le chapitre 2, relatif à l'occupation à Paris, à mes souvenirs s'ajoutent de nombreuses notes prises par ma mère, des documents qu'elle avait conservés, et quelques photographies que j'ai prises moi-même et qui aident à reconstituer l'histoire.

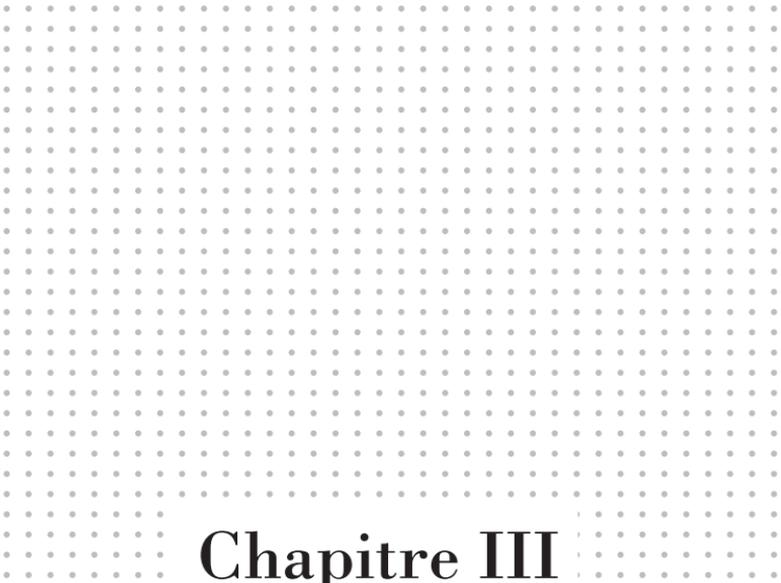
Les chapitres 3 à 14 traitent de ce que j'ai vécu dans la compagnie Stéphane, puis dans la 1<sup>re</sup> compagnie du Grésivaudan. Il m'a été infiniment plus facile d'écrire quelque chose de précis quant aux actions, aux lieux et aux dates. En effet, j'avais pris moi-même des notes au jour le jour sur un petit carnet devenu maintenant illisible, mais vers 1955 j'ai recopié proprement ce carnet, et je suis certain de ce que je relate jusqu'à fin mai 1944, alors que nous sommes en Belledonne. À partir de juin 1944, je n'ai pris que très peu de notes et sous une forme codée, mais j'ai pu tout de même les exploiter. En revanche, mon cousin Jean Maréchaux, alias Robin, alias le Barbu, a non seulement tenu un cahier très précis au jour le jour, mais,

blessé accidentellement le 10 juillet 1944 et de ce fait inapte au combat, a été chargé par le capitaine Stéphane d'écrire le journal de marche de la compagnie. Robin m'a demandé vers 1955 de lui faire part de mes observations sur ses écrits, ce que j'ai fait : seules dix années s'étaient alors écoulées et ma mémoire était encore fraîche. J'ai évidemment utilisé tout cela.

En outre, en 1985, mes frères d'armes m'ont chargé de collecter tous les documents relatifs à notre épopée : manuscrits, mémoires, thèses historiques, photographies, etc., dans le but de permettre de réaliser un ouvrage historique précis et non romancé sur notre chef et sur notre unité. Une bonne centaine de personnes ont été questionnées et les documents ont afflué à la maison. J'ai classé et exploité tout cela et j'ai pu contrôler très précisément ce que j'avais commencé à écrire. Des relations complètes de notre aventure me sont parvenues, en particulier – outre celle de Robin que je viens de citer – une de Laviat et une de Pirate.

Tout ce qui concerne la Résistance est donc parfaitement exact. Si une ambiguïté persiste, je le signale. Une difficulté réside toutefois dans le fait que dans notre unité, chaque homme a vécu des événements personnels qu'un autre ignore. Cela est particulièrement vrai en ce qui me concerne : j'ai été nommé sergent, chargé des explosifs, des sabotages et de l'étude des armes nouvelles peu avant la libération de Grenoble le 25 août 1944. J'ai souvent eu à intervenir seul ou assisté d'un ou deux hommes de ma patrouille.

Cependant, des rencontres fréquentes avec mes anciens coéquipiers (en particulier Lonblair, mon éclaireur de pointe, et Rose, un de mes voltigeurs) m'ont permis de mettre au clair des événements me concernant et présentant quelques ambiguïtés : ainsi la reconnaissance du pont de Veurey, le minage de la route nationale 85 près de Voreppe, la reconnaissance du fort du Saint-Eynard et du nœud ferroviaire de Montmélian.



# Chapitre III

## VILLARD-NOTRE-DAME



J'applique à la lettre les consignes données par mon oncle Lucien, et c'est ainsi que je débarque du train à Grenoble fin septembre 1943. Je n'ai eu aucune difficulté pour accomplir ce voyage. En effet, d'une part les Allemands avaient envahi la zone dite « libre » quelque temps auparavant et il n'y avait donc plus besoin d'autorisation pour franchir la ligne de démarcation (ainsi appelait-on la frontière entre la zone occupée et la zone libre); d'autre part j'avais des papiers parfaitement en règle car la classe 1943 à laquelle j'appartenais n'était ni appelée au STO ni soumise à quelque obligation que ce soit.

M. et Mme Chotard m'accueillent comme un fils et me traitent avec une grande gentillesse. Quelques jours après mon arrivée, je reçois la visite d'un homme qui m'interroge longuement sur les mobiles qui me poussent à entrer dans la clandestinité alors que rien ne m'y oblige. J'ai dû sans doute le convaincre car il me prie de patienter encore quelque

temps. Pendant ce temps, je reçois une lettre de maman qui m'informe que je suis convoqué le 9 novembre 1943 pour un recensement. Ma décision de prendre le maquis n'était pas si folle que cela...

Huit ou dix jours après mon arrivée à Grenoble, deux autres visiteurs viennent me « cuisiner » à nouveau, puis me brossent un noir tableau de la vie dans les camps, cherchant manifestement à me décourager : en altitude, à cette saison, les conditions de vie sont très dures, le froid commence à être vif et cet hiver ce sera terrible, le ravitaillement est incertain, nous sommes mal équipés, mal armés... Mais je suis fermement décidé et je sais bien que je ne m'engage pas dans une voie facile. Devant ma détermination, ils finissent par me donner les consignes pour rejoindre Robin : un rendez-vous est fixé à la gare des Voies ferrées du Dauphiné (VFD), square des Postes, au départ du petit train pour Le Bourg-d'Oisans. On me donne un mot de passe à retenir, puis mes visiteurs prennent congé en me souhaitant bonne chance.

C'est ainsi que le 10 octobre 1943 je parviens au lieu-dit l'Essart, mon premier camp maquis, situé non loin de Villard-Notre-Dame, à une dizaine de kilomètres du Bourg-d'Oisans et à une altitude de 1 500 mètres. Mon oncle Lucien m'a prévenu que son fils Jean n'avait pas un caractère facile, aussi je décide de laisser passer quelques jours avant de me présenter à lui. J'en profite pour observer cet univers nouveau dans lequel je viens d'arriver, mes camarades et, en particulier, mon cousin Jean.

En fait, nous nous faisons mutuellement bonne impression, et il est stupéfait quand, le prenant à part, je l'avise du lien de parenté nous unissant. Il me déclare tout de go qu'il n'a aucun cousin du côté paternel : je dois lui montrer ma carte d'identité pour qu'il croie mes dires. Je peux alors lui parler de son père, Lucien, et de son grand-père, Édouard, que j'ai vus il y a un mois. Bien évidemment sans nouvelle de ses parents depuis plusieurs semaines, il n'a pas pu être averti de ma

venue. C'est Robin qui m'a donné mon nom de clandestinité, Cousin, mais nos compagnons de l'époque n'ont jamais su les liens qui nous unissaient.

Le camp, installé au lieu-dit l'Essart, face au village de Villard-Notre-Dame, est admirablement situé : on peut facilement surveiller l'unique route d'accès montant du Bourgd'Oisans et le chemin venant de Villard, les seules voies d'accès vraiment praticables par l'ennemi – en supposant que celui-ci manque d'imagination. Le chef de camp se nomme Ando, c'est un sergent de carrière. Il semble nettement dépassé par ses fonctions. Il se contente de maintenir une stupide discipline de garnison et ne nous dispense aucune instruction militaire.

Nos activités se bornent à la pratique quotidienne de l'hébertisme, une sorte de gymnastique, et à la coupe de bois en forêt. Nous sommes en effet fort occupés à constituer une réserve de bois pour l'hiver, et pour cela nous nous rendons chaque jour de l'autre côté du torrent, à Côte Belle, pour abattre et tronçonner des grumes qu'après un transport acrobatique nous empilons près du camp. Ce régime très dur physiquement fait du Parisien sous-alimenté et déficient que j'étais en arrivant, un garçon aux muscles un peu plus durs et à la résistance plus élevée.

Mais je n'ai pas le moral : je suis monté volontairement au maquis alors que rien ne m'y obligeait, pour faire de la résistance active, et je suis tombé dans un camp de bûcherons ! Le mardi 9 novembre 1943, au rassemblement matinal, Ando nous présente un nouvel arrivant : c'est le lieutenant Stéphane. Son air extrêmement juvénile est encore accentué par sa tenue : il est en short et en anorak. Je me suis demandé ce qu'il venait faire dans cette galère ! Mais lorsque ce lieutenant prend la parole, son ton est bien différent de ce que j'ai entendu jusqu'à ce jour. Il m'est bien sûr impossible aujourd'hui de me rappeler les termes exacts de son discours, mais je me souviens bien qu'il a commencé par nous faire remarquer qu'il était parvenu jusqu'à notre camp sans avoir

été intercepté par une garde quelconque... Quant au laïus qui suit cette entrée en matière, il me subjugué personnellement.

Il se propose de prendre la tête d'un groupe de volontaires pour former une unité très entraînée militairement et apte à passer à une action offensive contre l'ennemi le moment venu. Le style de vie sera très dur : marches forcées, bivouacs, entraînement poussé à la limite de notre résistance pour faire reculer toujours plus loin cette limite, instruction militaire intensive, etc. Il faut devenir non pas un groupe de gens traqués, du gibier, mais des soldats actifs et mordants, des chasseurs. Il insiste sur le fait qu'il ne veut que des volontaires, il repartira avec un seul homme, ou même seul s'il le faut, mais il ne veut que des gens décidés.

En bref, il nous annonce une vie de dur labeur, de souffrances physiques. Mais je suis pris par ses arguments. Ce n'est pourtant pas un bon orateur, il parle un peu difficilement d'une voix sourde, avec des phrases hachées, assez précipitamment. Mais il sait convaincre, et surtout il émane de sa personne une grande énergie et une puissante force d'attraction. Je décide aussitôt de le suivre.

Une reconnaissance est organisée pour tenter de trouver un passage par la montagne. Cinq volontaires y participent, je n'en suis pas en raison de l'état de fatigue dans lequel je me trouve ce matin-là. Stéphane et les hommes qui l'ont accompagné reviennent vers midi sans avoir pu trouver d'itinéraire praticable en raison de l'enneigement. Le lieutenant décide alors de passer par les vallées. Sur la vingtaine de garçons du camp de Villard-Notre-Dame, sept se portent volontaires pour suivre le lieutenant Stéphane : deux réfractaires au STO, Bruno, cuisinier de son état, et Legros, un paysan de l'Oise ; Laviat, un jeune ouvrier agricole de l'Assistance publique, déserteur de l'armée d'armistice ; Frantz et Karl, deux communistes allemands, déserteurs de la Wehrmacht ; Robin et moi, Cousin, deux étudiants parisiens.

Le départ est fixé en fin d'après-midi pour une destination qui ne nous est pas précisée. Nous nous mettons en route vers 19 heures. Quittant l'Essart, nous contournons discrètement le village de Villard-Notre-Dame puis, nous élevant rapidement, passons la crête sous le calvaire de la cote 2059 (peut-être la Croix du Carrelet). Cet itinéraire est déjà sérieusement enneigé, et c'est en longues glissades que nous descendons vers le Rivier d'Ornon en prenant soin d'éviter les maisons de Villard-Reymond que nous laissons sur notre droite.

Il fait nuit noire et nous n'avons qu'une seule alerte : arrivés au col d'Ornon, une voiture nous surprend alors que nous sommes à découvert sur ce col particulièrement plat et dégagé. Chacun plonge dans un fossé plus ou moins creux, et nous réussissons à passer inaperçus. La descente du col d'Ornon s'effectue sans histoire et nous parvenons à Entraigues vers une heure du matin. Après avoir évité le village, Stéphane décide une halte dans un petit bosquet placé au-dessus de la route montant à la Chapelle en Valjouffrey. Le froid est vif. Recroquevillés et blottis les uns contre les autres, nous pouvons somnoler et nous reposer un peu. C'est en nous secouant pour nous faire reprendre la route que Stéphane nous révèle notre destination : le Désert en Valjouffrey.

Pour tous, cette marche est une rude épreuve. Nous manquons incontestablement d'entraînement et nous sommes tous dans un grand état de fatigue. Ceci est encore plus marquant pour moi qui viens de Paris et qu'un mois de bûcheronnage à Villard-Notre-Dame n'a pas encore assez aguerri. Je suis tellement épuisé à cette halte, que j'oublie une partie de mon chargement : une musette contenant quelques effets. Un camarade a la grande gentillesse de faire demi-tour et de parcourir seul un ou deux kilomètres pour aller rechercher mon bien... Je n'ai plus, de la suite de cette marche, que le souvenir d'une longue et très pénible épreuve. Il faut se hâter pour contourner les Faures avant l'aube (c'est le dernier hameau avant le Désert) pour que notre passage reste inaperçu.